

ROGER SIMON-BARBOUX

Notice lue par FÉLIX COLMET DAAGE

Dire que la mort de Roger Simon-Barboux, survenue le 22 août 1914, en pleine bataille de Charleroi, ait brisé des attentes ou anéanti des espoirs, serait trahir la pensée de ceux qui le connaissaient bien.

Il ne portait pas, en effet, des espérances : il représentait une certitude.

Inscrit au stage en novembre 1908, il avait demandé, après deux ans de service militaire passés à Orléans, une suspension pour étudier de plus près la procédure civile et les affaires commerciales. Il s'apprêtait à revenir au Palais quand la guerre éclata.

Il aurait immédiatement bien plaidé. Il aurait eu des clients, chaque année plus nombreux. Confrère parfait, il aurait été, tôt ou tard, membre du Conseil de l'Ordre. Je m'arrête, car qui pourrait prédire un accès aux honneurs suprêmes ?

Vous auriez aimé sa silhouette haute, un peu frêle et raide, mais que l'âge aurait étoffée et assouplie ; sa voix bien articulée, où l'on retrouvait toutes les sonorités de la voix de son père et même un écho corrigé de celle de son grand-père ; son regard un peu myope, mais qui pourtant savait se poser.

Vous auriez aimé l'homme mûr et l'avocat, comme moi j'ai aimé le compagnon d'enfance et le parfait ami.

Il était né et il a toujours vécu quai de la Mégisserie. Sa famille y avait plusieurs fois changé de maison, mais semblait attachée à ce rivage.

Lorsque Roger, enfant, écrasait son nez sur la vitre de la fenêtre, il ne pouvait apercevoir — qu'il regardât à droite ou à gauche — que le Palais de Justice.

Si les yeux parlent au cœur, sa décision était prise : il serait avocat. S'il écoutait autour de lui, il y était confirmé. Comment et pourquoi aurait-il résisté à une pareille conjuration des sens et de l'esprit ? Y eut-il dans sa vie une minute d'hésitation ? Je ne le crois pas.

Son grand-père, le bâtonnier Henri Barboux, ancien président de l'Union libérale, exerçait sur son entourage tous les privilèges d'une monarchie absolue, tempérée par l'affection.

Privé trop tôt d'une compagne à tous égards digne de lui, déchiré par la mort de sa fille unique, il avait reporté sur ses petits-enfants les trésors d'un cœur qui n'avait pas vieilli. Il se préoccupait de leurs études. Il s'intéressait à leurs jeux. Son imagination, restée vive, aidait son cœur et lui permettait sans effort de se rapprocher d'eux. Ne l'avait-on pas surpris plus d'une fois, à la campagne, s'emparant le soir des *Aventures de Buffalo Bill* pour les lire pendant la nuit !

Roger était l'aîné de ses petits-fils, le plus proche de lui, et c'était naturellement en lui qu'il avait mis tous ses espoirs. Il l'aimait véritablement comme lui-même, car il aurait voulu qu'il fût comme lui-même, et son talent, qui n'avait jamais été avare de se communiquer, se prodiguait pour lui en conseils et en encouragements. Une légende de famille veut que lorsque Roger eut passé son baccalauréat avec la mention « bien », son grand-père lui ait fait observer sèchement qu'il aurait pu avoir la mention « très bien ». Ce sont là des cruautés comme en ont seuls les cœurs vraiment épris.

A dix-huit ans, Roger connaissait déjà son Palais. Il conversait sans effort avec les anciens et parvenait même à leur donner l'impression qu'après eux, tout ne serait pas fini. C'est que déjà, à cet âge, il avait acquis une rare maturité d'esprit. Son jugement, guidé par des mains sûres, s'était posé sans effort sur les principaux problèmes de notre destinée. Le futur avocat avait jugé la vie.

Il l'avait jugée suivant le sens de notre vieille tradition chrétienne, comme une voie aux contours bien définis, terminée par une apothéose, et, tranquillement, avec une pleine conscience de ses devoirs et de ses responsabilités, il s'était mis en mesure de la parcourir.

Il s'était fait une méthode de travail, ne lisant jamais un livre sans l'annoter, cultivant avec soin les qualités dont il pensait orner sa carrière. Il aimait déjà passionnément la controverse. Il la conduisait avec une âpreté qui ne pouvait pas blesser, car on sentait qu'il l'aimait pour l'amour de l'art et de la vérité. Il crut sincèrement que de la discussion pouvait jaillir la lumière, et qu'un raisonnement juste devait nécessairement persuader. Ce furent ses seules erreurs de jeunesse.

Il avait écrit en 1905 sur un carnet : « La France, ma patrie, mon foyer, pour elle, je donnerai tout mon sang si, quelque jour, elle me le réclame. » Neuf ans plus tard, il était prêt à donner tout ce qu'il avait promis.

Pendant des années d'efforts, il avait accumulé pour la lutte des trésors spirituels. Depuis quelques mois, il avait un foyer. Tout lui fut redemandé en un moment.

Il partit, dès le premier jour de la guerre, vers la Belgique, avec un bataillon du 39^e régiment d'infanterie où il était officier. Un billet laconique, reçu par sa femme le 8 août, indique bien le plan dans lequel il plaçait son sacrifice : « A Dieu, je te confie au bon Dieu. Je me confie à lui pour que nous nous retrouvions. »

Après, plus rien. Ce fut l'attente angoissée des premiers jours de guerre, et puis le communiqué « De la Somme aux Vosges... » qui, subitement, éclaira tout.

La famille de Roger et sa jeune femme s'étaient réfugiées en Bretagne. C'est là qu'on apprit, dans les premiers jours de septembre, que le lieutenant Simon-Barboux avait été tué, en débouchant, à la tête de sa section, sur la place de Lansprelle, d'une balle au front, tirée par des Allemands embusqués derrière la porte de l'église.

Quelques jours après naquit son premier enfant. Le vœu formulé dans le billet du 8 août était exaucé, et cet enfant, déjà presque adolescent, est maintenant tout ce qui nous reste.

Lorsque nous célébrons l'amour qu'ont eu pour notre profession des confrères qui nous quittent, tout chargés d'années et d'honneurs, il est impossible d'oublier qu'à leur passion, celle-ci fut loin d'être insensible, et qu'un échange constant d'avantages et de bons procédés en a récompensé l'ardeur.

D'une tout autre qualité fut la ferveur de Roger Simon-Barboux, comme d'ailleurs celle de tant de confrères dont nous parlons ici, et il semble que nous devons admirer davantage un amour qui avait vraiment tout donné sans avoir rien reçu.